



# 6ÈME SALON DU LIVRE DE CHAUMONT « VOYAGES EN MÉDITERRANÉE »

14 – 16 NOVEMBRE 2008

## CONCOURS LITTÉRAIRE ADULTES

### « TRÈS CHÈRE PÉNÉLOPE... »

Lors du 6<sup>ème</sup> salon du livre de Chaumont, un concours littéraire a été organisé à l'attention des adultes, destiné à récompenser les auteurs d'une correspondance sur le thème « Très chère Pénélope... »

« Entre la guerre, l'errance, le chant des sirènes et les cris du Cyclope, les vents contraires de la mer et le dangereux parfum de la Calypso, Ulysse trouve ici le temps d'écrire à sa chère Pénélope une lettre dans laquelle il raconte son long voyage, ses espoirs et ses découvertes. Ecrivez à votre tour une lettre à celle ou à celui qui vous attend. Vous la ferez partir d'un coin de cette « mer au milieu des terres », cette Méditerranée qui vit naître l'écriture pour dire les rêves, l'aventure, les drames et l'histoire des hommes. »

Cinquante-cinq textes ont été proposés. Quinze d'entre eux ont été sélectionnés par le jury, et primés :

1er prix	Mr Etienne Henry	Lampedusa
2ème prix	Mme Joëlle Denizet	L'autre rivage
3ème prix	Melle Barbara Levy	The Sea Ligne
4ème prix	Mr Antoine Van Waesberge	Ultime missive du Croisé à sa Dame
5ème prix	Mme Bernadette Chittaro	Spinoso
6ème prix	Mr Jean-Louis Joblot	Pardon
7ème prix	Melle Madeline Flocard	Souviens-toi d'Heraklion
8ème prix	Mr Jean-Michel Douche	Eponyma
9ème prix	Mme Aline Reviraud	Lettre de mon IL
10ème prix	Mme Annie Massy	En passant près de Calypso...
11ème au 15ème prix	Mme Jacqueline Boisselier	A fanny
	M.A. 3	Nouvelles de Terre Sainte
	Melle Julie Cuny	Désaveux
	Melle Clémence Charenet	Moïra
	Mr Guy Chaudet	Bilan mythologique

Nous vous les livrons ici, et vous en souhaitons bonne lecture.

L'équipe de la Médiathèque

# 1ER PRIX

## LAMPEDUSA

Très chère sœur,

J'ai bien reçu l'argent que tu m'as envoyé de France. Mais l'ai-je bien utilisé ? Je commence à avoir des doutes...

Ce matin, les gardes-côtes italiens ont arraisonné notre pauvre embarcation. Il était temps : Sassou et Odingé vont mal. Notre passeur n'a pas voulu que nous emportions plus d'eau et de nourriture. Sans doute voulait-il laisser la place à plus de malheureux et à leur obole... Cette plage libyenne qui nous a vu quitter notre terre d'Afrique fut sa dernière étape, et une vieille boussole que je ne crois même pas très juste sa seule contribution sans doute obligée à nos maigres chances de réussite.

Nous étions au large de l'île de Lampedusa ce matin à l'aube lorsque nous avons vu fondre sur nous la proue blanche et bleue du bateau des gardes-côtes. Connais-tu Lampedusa, chère Ajda ? En as-tu déjà vu des images ?... C'est un morceau de terre tout plat. Elle ressemble à une table dressée par un très puissant dieu de la mer, avec de hautes falaises blanches en guise de nappe. Mais tu vois, je ne crois pas que nous soyons invités au prochain festin...

Ils nous ont remorqués jusqu'à un joli petit port aux maisons claires et aux rues tranquilles. Puis ils ont fait le tri. D'un côté ceux qui devaient voir un médecin tout de suite ; de l'autre côté les valides. J'ai donc dû abandonner Sassou et Odingé. Ensuite, les hommes et les femmes ont été séparés, et avec les femmes ont été placés les enfants. Mon groupe a très vite été conduit sur une petite colline toute proche, à l'intérieur de hauts grillages que semblaient refuser de lâcher ceux qui nous y ont précédés. Au bout de quelques heures, nous nous sommes mis à regarder vers le bas, vers le joli petit port, les maisons claires et les rues tranquilles...

Que vont-ils faire de nous ?... Personne ne le sait mais, déjà, de nombreuses rumeurs nous parviennent. Il y en a de toutes sortes. Malheureusement, aucune ne

me conduit à ta porte, Ajda. Et puis, il y a ces folles combines qui courent à travers le camp, toutes plus vieilles que le plus ancien réfugié que l'on y trouve. L'une dit comment tromper le docteur à coup sûr pour rester ici plus longtemps et éviter la procédure commune. Une autre, pour un effet identique et un peu plus de sollicitude, apprend à inventer un frère, une sœur ou un fils tombé du bateau. Une autre encore... non assez ! Cela va devenir sordide... De toute manière, je doute qu'aucune fonctionne vraiment !

En attendant la suite de mon périple, je t'écris. J'ai appris que l'un des surveillants du matin accepte de poster un courrier de temps en temps, alors j'ai lâché mon morceau de grillage et je me suis assis sur les marches d'un baraquement. Je veux te raconter. Je veux que tu saches. Je veux que tu essayes de dissuader notre jeune frère resté au pays de suivre mon exemple.

La traite humaine a repris de plus belle, Ajda. Et elle a salement changé de visage ! Aujourd'hui, ce n'est plus le Blanc qui force le Noir à aller travailler sous d'autres cieux, c'est le Noir lui-même qui se porte volontaire. Pire : c'est avec une pitoyable obstination renouvelée qu'il tente aujourd'hui de forcer toutes les portes qui se sont refermées devant lui au fil des égoïsmes !

Je pleure, Ajda. Mes larmes ont la même saveur que cette Méditerranée que j'ai appris à haïr au cours de ces heures interminables passées à fouiller le jour, à fouiller la nuit... à écouter les espoirs et les souffrances réunis autour de moi.

Je serais bien resté en Lybie. On nous avait dit qu'il y avait du travail, là-bas. C'est vrai, il y en avait. Seulement, il y avait aussi beaucoup d'arrogance... C'est drôle – enfin, si je puis dire – ce colonel qui se veut un Grand Africain a un peuple qui méprise tout ce qui arrive du Sud ; un peuple à la mémoire courte qui, dans ses rues ou dans ses maisons, nous donne à faire ce qu'il refuse de faire lui-même, puis qui nous conseille de reprendre notre route.

Oui, je crois bien que nous sommes seuls, Ajda. Très seuls. Et le chant des sirènes est toujours aussi fort...

**MR ETIENNE HENRY**

## 2ÈME PRIX

### L'AUTRE RIVAGE

Amina,

J'imagine ta joie et ton soulagement, quand tu recevras cette lettre...

Bientôt, deux mois que tu es sans nouvelle de ton mari chéri. Pendant tout ce temps, je n'ai cessé de penser à toi. Ton visage tant aimé m'a porté durant tous ces jours. L'écho de ta voix m'a redonné courage. Oui, Amina, tu m'as sauvé la vie, de mille façons ! Tu dois sans doute t'imaginer des tas d'histoires...

Puisque je t'écris, c'est que le voyage est fini. Seulement, la destination n'est pas celle que j'avais prévue... Pourtant, je suis parvenu sur l'autre rivage !

Après t'avoir quittée à Bamako, nous avons fait route vers l'Algérie. D'interminables heures de pistes, en voiture, à dos d'âne, à pied. Le passage des douanes s'est déroulé sans encombre, ainsi qu'Ali l'avait prédit. Te souviens-tu de ses promesses?

Il prétendait connaître les filières les plus sûres, pour passer en Europe ! Aux portes du désert, Ali m'a présenté de prétendus cousins. Ils devaient me faire traverser la Méditerranée. J'ai compris à l'air gêné d'Ali, qu'il s'agissait de passeurs.

Ah ! Je t'entends, ma petite femme, te moquer de mon inconscience ! Hélas ! Je ne suis qu'un homme aveuglé par mes ambitions, et par l'orgueil. Pardon, mille fois. Pourtant, il me fallait tenir ma promesse ; Construire une vie meilleure, dans cette Europe prospère, loin de nos frères ennemis, loin de la menace de famine.

...

La traversée du Sahara algérien m'a semblée sans fin. Nous avons fait escale à l'oasis de Beni Abbés. Au cœur d'une palmeraie, surplombée d'une immense dune de sable rouge, un ancien ksar nous servit de refuge. Harassé, mais émerveillé, j'ai contemplé avec ferveur le paysage chaotique. Ferme les yeux, et imagine ; Un enchevêtrement de pics, de dômes, d'orgues basaltiques. A l'horizon s'étendent des tassilis où s'entremêlent sables et roches, aux couleurs rivalisant d'intensité. Une déclinaison de jaune flamboyant, au brun profond...J'aurais tellement aimé partager cet instant magique avec toi...

Les jours suivants, nous avons suivi des pistes touaregs, qui jouxtent le grand erg occidental. Immense mer de sable au contraste surprenant : d'improbables dunes ocre enserrant des dépressions de sable gris. Soudain, la végétation monotone de broussailles fit place à d'immenses étendues fertiles. Partout, des collines regorgeant de vignes, d'oliviers, d'orangers. Puis, au détour d'un verger abondant, je la vis, Elle. Cette mer intérieure, mère des terres, confluent des mondes. La promesse d'un autre rivage...

C'est dans le port d'Oran que nous attendait notre bateau.

Radeau est le terme exact pour décrire notre embarcation: une longue barque en bois affublée de voiles rafistolées. Je comptais rapidement 25 places disponibles. Pourtant nous étions plus de 40 à nous entasser à bord de cette galère. C'est la peur au ventre, que j'acceptai de m'asseoir à bord de ce rafiote. La joie et l'excitation chassèrent mes craintes, lorsque la chaloupe glissa sur les eaux providentielles de la Méditerranée. C'est le cœur serré mais rempli de toi, que je fis mes adieux silencieux à l'Afrique.

La traversée vers l'Espagne devait être brève. Il n'en fut rien. Une tempête se leva. Notre coque de noix dériva, prise dans les courants inhérents au mauvais temps. Lorsque la mer se calma, nous étions perdus au milieu de nulle part, sans nourriture, ni eau potable. Les jours se succédèrent. Pas l'ombre d'une terre. Prisonniers de la mer. Les passeurs ont commencé à jeter par-dessus bord, ceux qui s'affaiblissaient ou se révoltaient. Il y avait beaucoup de femmes et d'enfants. Beaucoup, ne savaient pas nager. C'était peut-être pire, pour ceux qui savaient : ils se débattaient piteusement, et n'en finissaient pas de mourir. Au bout d'un certain temps, les corps sans vie remontaient. Toutes ces formes sombres mollement ballottées par la mer... A la fin, je fixais le fond du bateau, pour ne plus voir. Pour la première fois, j'ai remercié le ciel de ton absence. Oh ! Amina, les râles, les pleurs incessants, et tous ces corps ! Il m'arrive d'être pris d'irrépressibles nausées. Est-ce le prix de la liberté, Amina ?

...

Enfin, au large, un signe de vie. Des garde-côtes français. Onze, seulement. Onze rescapés...

La France, mon amour...

C'est du centre de rétention de Marseille que je t'écris. J'y suis depuis un mois. J'ai enfin obtenu le droit de t'écrire. Ma situation va être examinée sous peu ; l'asile politique ou l'expulsion. Garde espoir, après tout, je suis ici pour travailler !

Sais-tu ce qui me reconforte? J'aperçois, entre les barreaux de ma misérable cellule, la méditerranée. Parfois, le vent du sud se lève, et m'apporte des parfums d'Afrique, si proche et tellement lointaine. Alors, je ferme les yeux. J'imagine les figuiers d'Algérie, les oasis du Sahara, et au-delà, le Mali. Et, je te vois, toi, dans ton boubou aux couleurs chatoyantes, devant notre Togu Na, cuisant notre pain. Malgré tout ce que je viens de vivre, toutes mes pensées vont vers toi. La peur, le désespoir et la mort me semblent dérisoires, comparés au manque que j'ai de toi. J'ai honte, mais je n'y peux rien. Je suis envahi par toi. Je t'espère et je t'attends. Te souviens-tu nos rêves d'enfant ? Nous souhaitions, plus que tout, traverser cette mer légendaire. Découvrir l'Europe... Mon amour, j'ai réalisé une part de notre rêve. Sens-tu ce souffle sur ta joue ? C'est le vent de la liberté qui t'appelle. Je suis sur l'autre rivage...

**MME JOËLLE DENIZET**

# 3ÈME PRIX

## THE SEA LIGNE

Bonjour,

Je m'appelle Mohamed Abelard.

Malgré le temps et la distance qui nous séparent, je sais que tu m'attends, et ce depuis toujours.

Je vis à Fès depuis bientôt vingt ans, et, il y a deux mois, poussé par un étai qui oppressait mon cœur, j'ai entrepris de t'écrire.

Tu me connais sans m'avoir jamais vu. J'ai grandi dans un quartier populaire de Marseille, à l'époque où l'on pouvait encore voyager librement. Mes parents étaient Marocains, tous deux immigrés. J'étais jeune, insouciant, un peu fou, trop inconscient. J'ai aimé... Et pris Peur.

Il existe deux types d'erreurs ; celles qui gâchent votre vie d'un bout à l'autre, qui vous font vous réveiller chaque nuit en sueur, qui vous torturent l'esprit jusqu'à en être malade, qui vous hantent, vous rongent, et celles que l'on finit par oublier. Moi j'ai rien oublié, j'ai gâché ma vie... Et la tienne.

Quand je suis rentré au bled, tout a commencé à changer. La répression, les refus de visas, le mot « étranger » comme tatoué sur mon visage. Parfois, la vie nous réserve des surprises, mais je ne m'attendais pas à ça. Qui aurait pu prévoir ? Fès, et le Maroc tout entier ne sont plus qu'un vaste bidonville surpeuplé. De ma fenêtre, on aperçoit la misère, des enfants livrés à eux-mêmes tentant de survivre, des marchandes de plaisirs et des dealers en tous genres. Ici, les gens se battent pour manger. Les entrepôts désaffectés servent de terrain de jeu à des gangs rivaux de plus en plus nombreux et bien armés. Il y a vingt ans, ces rues auraient pu figurer sur une carte postale.

Mais la beauté de cette ville s'est petit à petit ternie pour devenir le Fès que tu connais. C'était une ville de couleurs chatoyantes, de souks aux odeurs d'épices exotiques, d'étroites ruelles de marbre blanc, d'anciennes mosaïques multicolores. Imagine juste le soleil qui rougeoie sur le sable et la mer. Les commerçants étaient

vêtus de belles djellabas et des enfants par centaines emplissaient les rues de leurs rires joyeux et naïfs. Aujourd'hui, partout sur les murs, les gravures dorées ou bleu nuit ont laissé la place à des graffitis haineux, emplis d'amertume.

Ce soir, en regardant dehors, je me sens comme un fou qui aurait pris le mauvais chemin. Je suis seul. J'aurais aimé avoir une femme, un foyer. J'aurais aimé te connaître. Là en entendant siffler le doux vent qui, demain matin, se lèvera sur Marseille, mes pensées sont pour toi. Je réalise encore une fois ce que j'ai perdu en partant. Tout me paraît inutile. Je me lève le matin avec l'impression que ma vie n'est qu'un fétu de paille sèche qui pourrait s'enflammer à n'importe quel instant.

Si seulement nos politiques arrivaient à régler leurs conflits... Peut-être que cette énorme frontière qui nous sépare s'amincit-elle. Peut-être pourrai-je rentrer en France, te rencontrer. Je crois que si cela arrive un jour, je serais l'homme le plus heureux du monde.

Seulement, le projet « Sea ligne » a définitivement clos les frontières entre nos deux pays. Pour mieux fermer les yeux sur les horreurs qu'ils engendraient, les dirigeants Européens ont séparé les riches et les pauvres, les civilisés et les sauvages, les pères et leurs fils... Actuellement, l'image qu'ils donnent de nous dans les médias est plus proche de la bête que de l'être humain. Nous avons perdu espoir, nous, Marocains, Tunisiens, Turcs... Naître au pays est devenu une condamnation à mort. Nous sommes catalogués dès notre plus jeune âge : délinquants, drogués, vandales !

Bien que la situation soit grave, au fond de moi, je me moque égoïstement de ce conflit stupide, et je ne désire qu'une chose : vous revoir, la France, Marie, toi... Au diable leur société du rêve européen, qui ne peut tolérer la pauvreté qu'à la télévision, édulcorée, peu réaliste, et surtout bien éloignée de leur petit monde parfait !

L'aéroport regorge de policiers, CRS et autres. Comme si la barrière qu'ils avaient édifiée ces dernières années n'était pas suffisante. Si certains arrivent encore à se rendre en Europe c'est par la corruption et la violence.

Je prierais chaque jour pour que cette folie cesse si je n'avais pas perdu la foi depuis bien longtemps. J'aurais dû penser à revenir avant, alors que le passage était encore possible, peut-être cela aurait-il changé quelque chose. A présent, c'est tout

juste s'ils acceptent de laisser passer les courriers, et la situation ne peut malheureusement qu'empirer.

Alexandre, si tu prends le temps de me répondre, je voudrais que tu me parles de toi. Que fais-tu ? Es-tu marié ? Aimes-tu la poésie, la musique ?

Je ne suis pas quelqu'un de courageux qui assume ses actes, tu sais, mais j'aimerais que tu comprennes que je regrette. Saches que même si désormais nous n'appartenons plus au même monde, je t'aime, et tu peux m'appeler Père.

Emetteur : Mohamed Abelard (South)

Récepteur : Alexandre Abelard (Marseille, France)

Fès, lundi 29 septembre. 2066

SOUTH OF THE SEA LIGNE

**MELLE BARBARA LEVY**

# 4ÈME PRIX

## ULTIME MISSIVE DU CROISÉ À SA DAME

*Jérusalem, 1<sup>er</sup> octobre 12\*\**

Ma Dame,

En ce jour d'hui premier d'Octobre de l'An de Grâce mil deux cent\*\*, Nous, Sire\*\*, prenons la plume depuis ce grabat sis en la Sainte Terre de Jérusalem en lequel je sommes reclus.

Vous me voyez contrit, m'amie, de n'avoir point prêté oreille à vos instances et de n'être pas auprès de vous demeuré. Honnis sois-je d'avoir à votre cœur préférera la croix. Me le pardonneriez-vous jamais ?

Votre seigneur se meurt, ma Dame. Séchez vos pleurs ; votre seigneur se meurt. Sous ma cotte démaillée et ocrée de fange ne cessent de sourdre flots d'humeurs et de sang. La sueur perle à mes paupières décaties et une pâleur cadavérique déjà se lit sur mes traits hâves ; la fièvre me ronge, Amie. Votre seigneur se meurt.

Laissez-moi donc vous conter par quelle fâcheuse échauffourée nous fûmes ainsi défaits.

Nous étions septante hommes, lignards et cavaliers, en chemin pour l'inexpugnable cité quand, au détour d'un taillis, fûmes surpris par l'ennemi en horde embusqué. Une ringaille mécréante, toute de penailles langée, jaillit defors les halliers, cimenterre en destre, pal en senestre. La prime moitié de nos braves chut sous le prompt assaut.

Nous portions l'extocade à ces pourceaux, estourbissant, brisant crânes et poitrails. Flots de bile et de sang abreuvaient une terre jonchée de corps et de fressures.

Sang fielleux et sang pur ; sang de cent soudards sourdant de tous sens. Pancrace sanguinolent. Frappant, empalant. Nous n'étions plus guère qu'une maigre douzaine, et en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous le narrer, notre confrérie fut défaite.

Venant à ce moment à se saisir des sangles ceignant ma monture, un de ces séides me fit choir de mon destrier et, triomphant dans sa superbe, bafouant le respect et l'honneur du preux bouté au sol, m'enferma de part en part.

Je fus recueilli périliclitant par Frère\*\*, et c'est ainsi depuis ce havre, auprès de ces dévots, que je vis mes dernières heures. Votre seigneur se meurt.

A cette heure, les cieux s'emboucanent et mes yeux s'obombrent d'un mince voile fuligineux.

La nuit tombe. Comme le jour, mes forces déclinent. Au loin, les silhouettes des remparts de la cité se découpent, sombres, sur un ciel chamarré d'incarnat et de grenat. Et c'est entre les noires éminences de ses tours que, empourprant l'horizon, le soleil descend rougeoyant. Sous ce même feu érubescent se meuvent fièrement nos gonfanons ; ceux-là même qui, demain, offriront au Saigneur la victoire. Le faste de la somptuosité et de la magnificence des apparats opulents du couchant éclate sous les chaudes lueurs dorées du crépuscule. De la pompe qui accompagne communément cette cérémonie vespérale, jaillit les agréments vermeils du soleil éreinté. Les cieux, c'est indéniable, n'ont jamais été si plaisants qu'ils ne le sont à la brune, qu'ils ne le sont lorsque les rougeurs blondies – mais encore chaudes- du soleil faiblissant inondent de leur ignichromie les nues somnolentes. Bientôt, ces dernières troqueront leurs douces incandescences pour le sombre voile ténébreux de mon ultime catafalque. Avecques elles, je m'envolerai. Je pars.

Je pars, Amie. Je n'ai point de regret, fors celui de ne pas voir grandir nos enfants. Faites qu'ils grandissent sous votre égide et reçoivent l'éducation due ç leur rang.

Que nos fils soient instruits au métier des armes. Qu'il leur soit enseigné loyauté et bravoure. Qu'ils revêtent les couleurs de notre lignée et les arborent fièrement par-delà les brimades. Que d'aucun, onques ne jette sa gourme, ne choit en ribaude et bras de gueuse.

Qu'ils ne grandissent enfin que dans le respect de celle qui les porta en son sein, celle pour qui je vécus avecques tant et tant de passion et dont je garderai l'image gravée en mon cœur, même rendu auprès de l'Eternel.

Avez-vous souvenir, ma Mie, de ces tendres années vécues en votre douce compagnie ? Remembrez-vous ce temps où halbrans et faisandeaux ornaient nos tables en fête, ce temps où flanelles et poults-de-soie habillaient hennins et escoffions.

Mon cœur a mémoire de ces heures où nous baguenaudions vous et moi par les minces sentes rivurales, sous le dais rassurant des rouvres séculaires. Verts vaux et eaux chantantes de nos domaines se meuvent en mon esprit torturé, et votre doux visage y point en souvenances.

Votre exquise chevelure flavescente coulant sur vos épaules d'albâtre dodeline telles les frondaisons printanières de la sylve dans l'agréable souffle d'un zéphyr délicat. Vos yeux d'aigue-marine ambrés d'une magnificence inexprimable luisent inlassablement de leur prodigieux éclat ; le soleil à cette heure semble s'effacer derrière ces feux. Les mil éclats aurifères et scintillants de ces miroirs ornent de reflets adamantins vos orbes flamboyants. On eut dit l'aigue frétilante de la Grande Bleue, mer au cœur des Terres, sur laquelle miroiteraient les clairs brasillement argentés du soleil souverain.

Sachez-le. Jamais, jamais d'aucun être, jamais d'aucune flambée solsticiale n'aura fusé tant de luminescence. Quant à votre sourire. Il rayonne de sa clarté opaline d'un blanc plus pur encore que ne le serait la lactescente écume marine impétueusement brisée contre les écueils. Une diaclose nivéenne, une embrasure liliale, une brèche nacrée, un aven opalescent, un abyme ivoirien, une immensité éburnéenne... Pas la moindre de ces merveilles ne saurait égaler de grandeur, ni de blancheur et encore moins de beauté votre sourire.

Car il est de tous le plus enchanteur, le plus envoûtant ; le seul qui, dès sa première esquisse, puisse redonner vie et douceurs aux hivers, redonner verdure et feuillaisons aux déserts ; le seul qui puisse, par sa tendresse, délivrer de tout aria et dulcifier l'ire. Enfin le seul qui puisse faire se mouvoir en liesse, l'affluence ignée de mes plus ardents désirs. Le seul que j'emporte, Amie, en mon cœur marri, à l'heure où l'huis des Cieux s'entrouvre et que déjà les rais célestes me ravissent à ce bas monde.

Je signe ainsi cette ultime missive, dusse-t-elle, ma Dame, vous tirer les larmes. Lisez en ces lignes le regret d'un hobereau languissant, moins contrit de quitter ses terres que de laisser sa Reine en proie au chagrin, si loin des belles et tendres amours d'antan.

Votre seigneur,  
à jamais.

**MR ANTOINE VAN WAESBERGE**

# 5ÈME PRIX

## SPINOSO

Spinoso, Mercredi soir,

Très Cher Ubaldo,

J'ai voyagé toute la nuit et une partie de la journée pour traverser l'Italie. J'ai longé la Méditerranée jusqu'en Basilicata puis rejoint Potenza pour arriver à Spinoso, enfin... je vais connaître le village de votre enfance. J'ai longé les plages de sable noir et flâné dans les calanques et le maquis surplombant la mer. Fatiguée, trop émue, je me suis cachée dans une crique creusée comme une coquille de noix pour y pleurer comme j'aurais voulu le faire auprès de vous. J'ai gravi le sentier aride qui mène jusqu'à la Croce di Rapano, vous savez, au-dessus du Lac de Pertusillo, pour vous y trouver. Une fois, je me souviens, vous m'en aviez parlé. J'ai compris pourquoi vous m'aviez dit de cet endroit "il n'existe pas d'autre paradis" ! Je me suis assise sur les rochers encore chauds et n'ai pensé qu'à vous. Ce paradis, vous n'avez pu l'oublier. Je ne vous crois plus, mais n'est-ce pas le seul endroit où je pouvais convoquer votre passé ?

Cher Ubaldo, je ne vous ai pas abandonné, je vous ai seulement laissé au pied du vieux chêne que vous aimiez tant, dans une boîte bleue, sans couvercle, remplie de vos cendres, et si je vous ai demandé de m'attendre c'est pour aller chercher vos souvenirs, ces parts manquantes de vous, dont vous m'avez juré être amnésique. Effacés de votre mémoire : l'image de votre mère, l'année de vos vingt ans, le visage d'Inès, votre premier amour. Je vous les rendrai, la mer vous les rendra. Et vous pourrez dormir en paix.

Ce soir, j'ai scruté la mer, longtemps, patiemment, et j'ai commencé à vaciller entre réel et irréel. Je fouillai l'horizon, quand soudain une lumière ocre tomba sur la mer, et le ciel tout entier s'y engloutit.

C'est alors qu'elle m'est apparue... Oui, Ubaldo, c'était bien elle, je le sais à cause du portrait, caché, dans votre chambre et parce qu'elle portait vos empreintes. Elle se tenait debout et son corps figé semblait gainé de plomb. Femme maigre et lourde à la fois. Sa robe noire épaisse l'enveloppait, la protégeait comme une armure. La reconnaissez-vous cette robe ?

Elle avait un regard sombre, presque dur sous ses épais sourcils noirs comme les vôtres. Un lourd chignon bouilli collait à sa nuque et ses larges mains croisées sur sa poitrine emprisonnaient le cœur. Son visage était triste et grave et sa bouche fine sans expression. Souriait-elle quelque fois Ubaldo ? Elle nouait entre ses doigts robustes les coins d'un châle noir qui bridait ses épaules masculines. Toutes les femmes que j'ai croisées ce soir en portaient un, identique. Elle semblait s'approcher de moi, mais elle était ailleurs. Elle leva ses grands yeux noirs au ciel et son visage me parut tout pâle. Je crois qu'elle priait. Elle tendit son bras lentement et sa main suspendue laissa tomber sur le sable les miettes de votre enfance. Son regard souffreteux fixait le Christ rédempteur dont la statue illumine Spinoso et le bord de mer. Entrée dans une sorte de béatitude, immobile, elle priait. Je sais Ubaldo, combien la piété et la foi outrancières ont rendu féroce votre mémoire d'enfant... mais... elle priait.

Je n'oublierai pas combien, brusquement, j'ai grelotté tant le vent naissant était glacial. Votre mère, soudain, avait disparu.

Dormez.

Jeudi soir,

Ce matin, Cher Ubaldo, j'ai pris un petit bateau pour une promenade en mer. Je me suis installée à l'avant (on dit la proue non ?..) Je voulais admirer les côtes du Golfe de Taranto que vous avez quittées il y a tant d'années.

Le bateau s'était éloigné du port depuis une demi-heure environ. Je remarquai une vieille dame accoudée au bastingage, seule, qui regardait loin devant. Elle était perdue dans ses pensées. Je m'approchai d'elle. Elle tenait dans sa main un document roulé comme un parchemin et fermé d'un ruban rouge. Elle se tourna vers moi et plongea ses yeux dans les miens, comme si elle m'attendait. Son regard était épais et profond, le lavis de ses grands yeux bleus me conquit et nous nous regardâmes en silence pendant un temps qui me parut infini. Le vent marin et le tangage du bateau défrisaient la voilette mauve qui bordait son petit chapeau. Le visage enfantin, elle dit à voix basse : « il est décédé, n'est-ce pas ? » Ce n'était pas tout à fait une question et je n'en fus pas surprise. A sa façon de me regarder, j'avais compris qu'elle n'était pas là par hasard, qu'elle m'avait cherchée, et qu'elle n'était pas n'importe qui.

J'arrivai à articuler : « Inès ?.. » Une belle lumière argentée passa dans ses yeux. Inès, votre premier amour ... cette belle petite dame frêle, que la mémoire des

premiers baisers et des premières caresses poussait vers vous, vers moi. Elle voulut tout savoir sur vous, depuis vos vingt ans, depuis que vous étiez parti. «Tout » disait-elle, chaque fois qu'elle sentait que je lui volais quelque détail. Je lui racontai sommairement votre vie, puisque moi-même, bien que l'ayant partagée, je n'en connaissais pas l'essentiel. Elle déroula son feuillet jauni et me lut quelques lignes : « 10 Juillet 1948 - Mon très cher Ubaldo, ...je sais que tu as quitté le pays pour travailler, et non à cause de moi, juste à cause de la mauvaise vie, tu es parti dans le Nord, puis en France. Ceux du Nord n'ont-ils pas été trop durs avec toi? (Ils ne pensent qu'au travail ceux-là...)... Pour la Résistance... je sais aussi... et pour ton courage de fuir l'armée, de désertier... (n'aies pas de honte, j'en suis très fière)... Je sais aussi que tu as traversé la frontière après des jours de marche et que tu as trouvé à Chambéry dans les camps d'immigrés le pain et l'amitié essentiels à la survie. Tu m'as quittée en silence, et je n'y ai jamais cru... Mais je t'ai suivi, par mes pensées. Je suis comme toi, tu sais, je déteste avoir faim, je hais les régimes fascistes et j'ai peur de la mer... J'aurais tant voulu vivre au sommet d'une montagne... Je resterai toujours ton premier amour, n'est-ce pas ?» La lettre était longue, mais pudiquement elle se tut, et avec beaucoup de grâce et de douceur, m'a serrée dans ses bras.

Tu sais, cher Ubaldo, on dit souvent que le mort nous quitte, qu'il s'en va vers l'au-delà... je crois au contraire qu'il reste dans la vie et que le survivant, lui, voyage ... longtemps... en apprenant à tordre l'absence dans son mouchoir.

A mon retour, j'épandrai tes reliques au pied du vieux chêne et plus rien n'y poussera. Hormis, peut-être, les bourgeons de l'oubli.

Ta fille, Emma

**MME BERNADETTE CHITTARO**

# GÈME PRIX

## PARDON

### Pardon

Le temps s'est arrêté.  
Silence, un vide sidéral.  
If, frêle esquif, clouée là par la main d'Eole.  
L'aveuglante lumière me cuit le cuir  
et me rappelle dans la souffrance  
que je suis peut-être encore vivant ou pas tout à fait mort.

Méditerranée mon amour,  
berceau de mon enfance,  
beauté parmi les beautés  
bonté parmi les bontés,  
mère nourricière de mon peuple,  
que de ventres as-tu rassasié.  
J'ai voulu te quitter  
te traverser une dernière fois  
pour atteindre ces contrées magiques et fabuleuses  
de ces pays de rêves  
que la couleur de ma peau  
de par la loi des hommes  
m'interdit de fouler.  
Oh Mère des Mers  
Oh Mer des Mères  
Homère, je me suis cru Ulysse,  
et les sirènes cathodiques m'ont fait oublier  
les années légères que je te dois.  
Je me souviens de l'aube naissante

partir glisser sur ton ventre,  
dans le creux de tes reins ;  
tantôt mirmillon, tantôt rétrier,  
de ma fourche Poseïdon ou de mon filet,  
j'arrachais à tes chairs, piégées dans mes rets serrés,  
des myriades d'étoiles scintillantes.  
Au gré de ton souffle chaud  
tu me guidais telle une amante aimante,  
d'une caresse, à l'heure où ton frère rougit en te saluant,  
tu me rendais à la terre des hommes  
la cale pleine de tes largesses.  
Oh mère, un sang salé coule dans mes veines.  
Oh mère, comme l'azur de tes yeux me paraît froid !  
Peux-tu me pardonner ?  
Plutôt ta colère que cette indifférence qui me tue.  
Oh mère, encore une fois l'écume de tes lèvres.

Sur ton ouvrage tisse encore un peu...  
Tisse encore ce linceul que tu me tends.  
C'est pour t'aimer encore que je t'implore.  
Pardonne à l'homme, laisse-moi le temps,  
ou ensevelis-moi dans ton suaire,  
ainsi ma bonne mère  
je rejoindrai dans la mort tes enfants.

**MR JEAN-LOUIS JOBLLOT**

# 7ÈME PRIX

## SOUVIENS-TOI D'HERAKLION

Héraklion,  
le 29 septembre 1999

Mon amour,

Voilà déjà cinq jours que je suis partie, cela me paraît être une éternité. C'est il me semble, la première fois que nous sommes séparés aussi longtemps et je crois que j'avais oublié ce qu'était de vivre sans toi. Comment te sens-tu ? J'espère que nos enfants sont venus te rendre visite et que Christine prépare bien tes soins. Il me faut bien avouer que je ne suis pas tranquille... Je m'inquiète tellement pour toi, j'ai peur de te laisser seul, peur qu'on ne s'occupe pas bien de toi. Oublie donc toutes ces fantaisies auxquelles tu t'abandonnais autrefois ! Nous ne sommes plus si jeunes, j'ai su profiter de mes soixante-neuf années de vie, si riches, si belles, mais toi, tu n'es pas malade, je veux que tu vives, longtemps. Tes jambes ne t'obéissent plus, certes, mais tu vis, tu n'es pas encore ce vieux fou que nous avons rencontré en Auvergne, et j'ose espérer que tu ne le seras jamais. Je le sais, toi aussi tu t'inquiètes pour moi, mais je t'en prie, cesse de t'en vouloir. Si tu n'es pas venu c'est parce que c'était le plus sage, et je ne voudrais pas que tu aies un malaise, d'autant plus qu'ici, il fait encore bien chaud.

Je constate avec surprise que la ville a bien changé. Cette circulation, cette activité intense, tout ceci m'emmène bien loin de notre campagne. Mais il y a deux jours, j'y suis retournée. Je suis retournée marcher, lentement, dans les rues piétonnes de la ville où il fait si bon se promener. Et, comme l'a écrit ton auteur favori, tout m'est revenu en mémoire. Ce n'est pas en dégustant une madeleine trempée dans le thé, mais en savourant l'odeur des dolmades, mais aussi celle des pitas, délicatement parfumées de vanille, que je me suis souvenue de nous. J'ai eu

mal, mon cœur s'est serré car tu n'étais pas avec moi, nous ne revivons plus cela, et à la fois, j'étais heureuse, car je savais qu'on ne nous volerait pas ces doux souvenirs, ils sont à nous, et nous les emporterons. En marchant, je t'ai revu déambuler devant moi, faire comme si je n'étais pas là, et soudain, te retourner pour m'embrasser. Nous nous sentions comme seuls au monde, il y avait un si beau soleil et les rues étaient si fraîches et tranquilles ! Tu m'as dit que tu considérais cette ville comme la nôtre, c'était un moment si simple mais tellement différent de ce que nous avons vécu jusque là, et c'est cette pointe de magie qui rend mes souvenirs, merveilleux. Hier, je suis partie très tôt le matin avec d'autres touristes faire une visite guidée de Knossos. Souviens-toi, nous voulions le visiter mais il était en restauration. Finalement c'est un palais qui, bien qu'il ne soit pas immense, est majestueux par ses décors, ses peintures, et j'ai particulièrement admiré le bassin lustral qui était éclairé par un puits de lumière. C'était comme si des anges pénétraient la pièce. Du coup, avec cette vision, j'ai eu envie de voir la cathédrale d'Agios Minas, au centre de la ville. Elle est très imposante ! Et elle possède de telles fresques ... certainement les plus belles de toutes celles que j'ai pu observer dans ma vie. Ne t'en fais pas, je prends des photographies, je veux que ces souvenirs deviennent les tiens, alors je les ferais développer, et je te les enverrai. Oui, je sais.

Je pourrais attendre de rentrer à la maison, mais je veux être sûre que tu les aies.

En réalité, mon époux, mon si cher époux, je suis allée à la cathédrale pour prier. J'ai prié pour toi et aussi un peu pour moi. Pour toi, parce que je ne veux pas qu'il t'arrive malheur. Pour moi, parce que j'espère ne pas partir dans la douleur. Je t'aime. Ne l'oublie jamais. Je veux être forte, mais j'ai si mai en t'écrivant ces mots ! Je crois que le cancer est pire que la mort, alors ma mort ne pourra qu'être plus douce que ces derniers mois. Pardonne-moi, André, pardonne-moi, mais je crains de ne pas pouvoir revenir à la maison. Aujourd'hui je ne suis pas sortie, je ne peux pas, je suis trop faible. Je demanderai au service de l'hôtel de venir chercher ma lettre pour qu'il la poste en fin de journée. Je pense que tu la recevras d'ici deux ou trois jours. Je me rends compte à quel point la vie peut être à la fois si douce et si cruelle. Qu'y a-t-il de pire que de mourir loin de toi ? Tu dois penser que j'ai fait une bêtise en partant, et je crois que tu m'en veux déjà, mais je ne pensais pas à la mort quand j'ai voulu partir, je pensais à nous, à toi. Les instants que nous avons vécus ici pour notre lune de miel sont gravés dans nos mémoires, et j'ai cru les revivre

durant ces cinq jours. Je suis heureuse pour cela, tout comme tu seras heureux en regardant mes photographies, parce que toi aussi tu revivras ce bonheur à travers elles. Ne m'en veux pas, s'il te plait. Je veux pouvoir partir dans la sérénité et la paix, avec la confiance de te laisser sans danger, sans colère. J'ai goûté, sur cette île, à l'amour, le vrai, le sincère, mais aussi à la liberté, et c'est sur cette île que j'ai, réellement, croqué la vie. Cette île m'a montré la vie sous son plus beau jour, et aujourd'hui elle me donne la mort de la même façon. J'ai peur. Je l'avoue. Je n'entends pas ta voix pour me rassurer, je ne sens pas tes bras pour me consoler, et je n'ai pas tes yeux dans lesquels je me suis cent fois noyée, ni ton regard qui me fait tellement exister. Je pleure, je pleure depuis le début de cette lettre, dès l'instant où j'ai posé la pointe du crayon sur cette page vide. Il faut que tu sois fort, que tu continues ton chemin, je ne veux pas que tu laisses la vie s'enfuir, tu n'en as pas le droit, moi je me suis battue longtemps pour elle, aujourd'hui elle me quitte, sans que je puisse l'en empêcher. Il faut que tu continues à vivre pour nous, pour ce que nous avons vécu, pour tout ce que tu as encore à vivre ! Regarde cette famille que nous avons construite, tu ne peux pas la laisser, tu dois encore la voir vivre, voir vivre tes petits enfants, et ceux qui bientôt naîtront. Fais tout cela pour moi, si tu ne veux plus le faire pour toi. Je sais que tu m'attends, attends encore un peu avant de me rejoindre. Nous nous retrouverons, et moi aussi je t'attendrai, mais il faut que tu vives d'abord.

Ce n'est pas une lettre d'adieu, je te dis simplement au revoir, je te le jure, Dieu nous le promet, nous nous retrouverons, de l'autre côté.

Je t'aime. Ne l'oublie pas,

Marise

**MELLE MADELINE FLOCARD**

# 8ÈME PRIX

## Eponyma

Cairo, 5 mai

Eponyma,

Je ne reviendrai pas, même si tu m'attends.

Comment pourrais-je revenir !

Ce propos peut te paraître rude, voire brutal, pourtant je ne suis pas un sauvage indifférent à tes sentiments et ta chaleur humaine.

Il y a deux jours, j'ai fait le mur, non pas pour sortir discrètement de l'hôtel, non ! J'ai grimpé sur un mur construit en brique de terre. Il y a là toujours des cavités pour escalader ce genre d'obstacle.

Voilà plusieurs jours que j'avais repéré cette maison haute dans un jardin. Un des murs donnait sur un champ inhabité. Quelle aubaine, quelle tentation !

Etonnant !

Ce jardin offrait une vue sur les pyramides de Gizeh.

Je voulais jouir de la pleine lune pour avoir la lumière et ses ombres nocturnes.

Alors j'ai attendu, cela en valait la peine.

Dans le jardin gisaient des pierres monolithiques et une grande barque de près de vingt enjambées. Imagine, connaissant mes pas !

Tu connais ma fascination pour le monumental. Tu l'as vue se déployer dans nos voyages à Palmyre, dans le Péloponnèse mais aussi à Alep.

Le monumental n'est pas nécessairement grand en taille, tel le temple d'Athéna sur l'Acropole, mais est propice à la méditation, telle une pierre tombale de Volubilis.

Je pense en particulier à cette inscription que j'ai toujours dans mon calepin :

*Viator ego fui quod nunc sum et tu eris*

*Voyageur, ce que tu es, moi aussi je le fus ;*

*Ce que je suis, tu le seras !*

Ce n'est pas triste, cela donne la force au présent.

La longue barque semblait flotter comme si elle n'avait pas de poids. Elle était pourtant composée de multiples blocs de pierres disparates formant une nef unique ! Elle était telles les nefs charriant les blocs d'Assouan qui descendaient le Nil pour approvisionner les chantiers des pyramides.

L'ombre lunaire m'offrait une vision poétique de sa forme, m'entraînant dans une douce jouissance artistique, pour ne pas dire plus !

J'avais devant moi une œuvre qui était dans son espace naturel... et non pas dans une quelconque galerie d'art ou une salle silencieuse de musée.

Je ressentais le secret de l'art égyptien, l'art pharaonique ; lui qui a su allier la pesanteur et la légèreté, une union de contraires apparemment impossible. Mais... la mise en relation des deux fait la magie de l'art égyptien, sa beauté.

A la pesanteur des blocs sculptés, l'artiste avait conféré une forme de légèreté, une grâce aérienne, malgré la densité que la pierre porte.

Sur la longueur de la barque lunaire des sculptures foncées, en bronze, dialoguaient avec le temps. Il y avait là un homme portant un poisson, un âne, deux chats, des visages seuls ou en conversation silencieuse...

Il y avait aussi des sculptures de pierres hautes... un oiseau mythique, une roue solaire, une table d'offrande...

J'ai pensé au poète Salah Jehine qui souhaite que les étoiles nous attardent à les regarder !

Alors j'ai regardé plus grand et la nef lunaire s'est révélée dans tout son espace.

J'ai vu les hauteurs de pyramides pointer vers Pégase, la grande constellation.

*Il est temps à regarder le Ciel*

J'ai appris par Omar, un chauffeur de taxi bien sympathique, que cette grande maison où vogue une longue barque solaire est celle d'Adam Hénein, un artiste copte très célèbre en 2gypte et ailleurs.

J'aime bien cet ailleurs, ici à Hariyana, tout près de Gizeh.

Alors tu comprends pourquoi je ne reviendrai pas, Eponyma.

Si je revenais, ce serait mort. Or, je suis vivant !  
Le passé ne revient pas et le futur est trop imaginaire !  
Le présent, lui, arrive !

Comme est arrivée cette barque sur l'herbe d'un jardin.

en voyage Massimo

PS : Je pars à Alexandrie pour trouver un bateau vers la Crête.

Cette lettre n'a jamais été expédiée. Ecrite en italien, je l'ai trouvée coincée dans la fente d'une cloison de l'hôtel Nourredin, rue Mustapha Abbas au Caire.

Adam Henein est toujours vivant aujourd'hui !

Sa belle maison construite par son mai Ramses Wassef ne laisse plus voir les pointes des pyramides, masquées par de nouvelles constructions.

Mais le « vaisseau », c'est son nom, flotte toujours dans le jardin d'Harranya à l'ombre des palmiers dattiers.

Je remercie mon ami Piero Di Macchi pour sa libre traduction que j'ai... quelque peu remaniée pour la rendre plus « française ». J'ai aussi gardé le plus possible la structure originelle de l'écriture qui me paraît quelque peu théâtrale !

Piero a ajouté : Je connais une autre version de cette inscription romaine sur la tombe d'Artabius à Tlemcen en Algérie :

*Viator quo tu et ego quo ego et omnes*

*Voyageur, ce que tu es, je fus aussi*

*Ce que je suis tous nous le serons*

J'aime ce « nous » pour son universalité !

Il donne au présent son poids et sa légèreté.

**MR JEAN-MICHEL DOUCHE**

# 9ÈME PRIX

# LETTRE DE MON IL

\*Corcyre.<sup>1</sup> Quelques jours après mon arrivée.

Très chère,

C'est au plus haut d'un rocher dressé humblement face aux mers et aux vents que je t'écris ces quelques mots. Mots d'un fou ne se réveillant qu'aujourd'hui à la raison. J'ai l'impression de voir pour la première fois tout ce qu'est le monde. J'ai l'impression d'être devenu ce que je suis. Hélas ?

La mer est d'un bleu tranchant, le soleil viendra très bientôt plonger en elle et j'imite à l'instant cette rencontre entre ciel et feu, mon esprit se consume de pensées fiévreuses, je me sens embrasé, astre décroché au milieu de nulle part ! Je pense **encore** à toi. Que l'air est doux ! Qu'il fait bon être enveloppé de terres et de mers ! Qu'il fait bon être son propre voyage ! Pourtant... Pourtant je me sens travaillé. La coque d'un vieux bateau échoué sur une plage isolée ne craquerait pas plus que je ne craquelle à présent !

Tout ce que j'ai vu, même dans les pires instants, tout ce que j'ai entendu, tout cela, *l'inénarrable, l'inaliénable*, prend maintenant l'allure d'un songe. Petit songe épinglé à tous ces paysages magnifiques. Je voudrais tant te les décrire, je voudrais te livrer chaque pierre de chaque rivage. Je voudrais t'offrir ces odeurs d'embruns et de chaleur. Je voudrais embrasser tes bras frêles de mes lèvres salées, tendres vaguelettes, larmes retenues pendant qu'il en est encore temps... Mais à force de vouloir cela, vaine espérance, à force de vouloir cela, je te dessine encore plus loin de moi, je sens une tristesse vive me glacer les os. *Tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai entendu*, toi, tu ne le vivras jamais. Je pourrais sauter du haut de mon rocher tant cette évidence m'écorche l'âme. Morceau de bois malmené par les courants: pourquoi ne me suis-je pas perdu en route ? Que me reste-t-il encore à accomplir ? Depuis quand suis-je parti ? Je ne peux saisir encore la réalité de mon périple. Se pourrait-il que je sois ici l'instrument d'un mouvement qui me dépasserait ?

Se pourrait-il que je demeure encore une éternité étranger aux miens ?

Je sais qu'Ithaque n'est plus bien loin. Je sens son parfum ! Je sais que je suis de retour. Je sais que la course se termine. Je te retrouverai très bientôt... Et pourtant j'ai peur. Je voudrais retarder ce moment tant attendu, arrêter le temps et demeurer à jamais au présent, assis sur ce sol inconnu, contemplant ma mémoire, essayant de comprendre

---

1 CORFOU

ce qui m'est vraiment arrivé. Contemplant le passé horizontal, l'œil errant au lointain, fixé sur les eaux troubles, choisissant comme l'on choisit les fleurs d'un bouquet, chaque mot que je te dirai, évoquant au plus près de ma vérité ces aventures déjà perdues.

J'ai peur de revenir. Oui. J'ai peur de me réveiller dans notre lit, (je n'ai jamais oublié sa chaleur amoureuse), j'ai peur de me réveiller à tes côtés, (vieil homme courbé) et ne plus trouver la force de raconter. La parole éloigne le souvenir, elle le ronge, elle l'amaigrit.

Je te vois sourire et claironner : *« Oh ! Toi l'homme aux mille courages, tu as tous les âges, homme que j'ai attendu, avance-toi ! Abandonne derrière toi les écumes nostalgiques, l'encre inquiète s'enfoncera toujours dans la profondeur des cœurs ! Cesse de te torturer ! Ce qui est passé est en toi, tu le portes, tu le partages, demain n'est qu'un autre voyage ! »* Tu es capable de dire cela en un souffle rieur. Je te connais petit oiseau, je te connais... J'admire ta légèreté, elle est patience et amour. Mais comment t'atteindre maintenant ? Es-tu mienne encore ?

Il faut que tu saches, avant que je ne revienne, il faut que tu saches petit oiseau, que toujours la lâcheté m'a empêché de te libérer ! Je n'ai écrit qu'à moi-même durant toutes ces années. Tout ce que j'ai rédigé m'était adressé puisqu'à l'évidence, la seule lettre que j'aurais dû t'écrire, je ne l'ai jamais écrite... Pauvre fou !

J'aurais dû te dire, depuis longtemps j'aurai dû te dire cela :

*-« Ne m'attends pas. Ne m'attends pas... N'attends jamais. Pars au plus loin de tes habitudes. Navigue sur des mers agitées, secoue les angoisses monstrueuses, écoute les promesses, considère les sirènes, respecte leurs chants, suis les vents contraires, passe par des impasses, croque les fruits de l'oubli, reviens sur tes pas, écoute-toi, rejoins-moi, dévore les paysages, voyage... »*

C'est cela que j'aurais dû t'écrire !

C'est cela que j'aurais dû vouloir t'écrire ! Et ce, dès mon départ.

Il faudra donc, petit oiseau, que tu acceptes cette peur honteuse, onde affolée, cette solitude qui m'a fait tout entier; j'ai peur de revenir, oui, moi l'être que je suis devenu ! J'ai peur de revenir et que tu ne puisses plus vraiment me reconnaître. J'ai envie de revêtir tous les masques de l'humanité pour que tu puisses au moins y trouver au premier regard un visage aimant et familier.

Ah ! Je crains les hommes et leurs chimères ! Je les ai vues de si près qu'il ne faudrait pas qu'elles me poursuivent jusqu'à toi. Ah ! Que les masques tombent et se brisent en laissant à nos pieds des éclats d'argiles et de cendres ! Nous pourrions les ramasser confiants et reformer avec le temps ce que nous sommes réellement !

Petit canard, le soleil a maintenant touché tout à fait le vernis de la mer. Le bruissement des herbes sèches et des oliviers s'éteint peu à peu, les roches deviennent de véritables reposoirs moirés et je me sens enfin *un peu* apaisé. Le spectacle du vivant qui s'endort, qui meurt un soir pour renaître le lendemain me chante une leçon bien plaisante... Je ris tout seul et c'est encore une lettre que tu ne liras pas !

Sous une épaisse écorce, je m'étais enroulé sur moi-même, je crois, depuis trop longtemps. *Tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai entendu*; tout cela m'a extirpé de ce labyrinthe intérieur. L'errance prend fin, je me déploie et je trouverai la force de tout te dire, bientôt, très bientôt ! Ce projet me réconcilie. Ce que je contemple ici peut donc me ravir ! J'assiste consciencieusement au spectacle de l'obscurité avalant enfin les contours de mon tumulte. Je baisse les armes, j'imagine les navires d'hier s'éloigner sans espoir de retour, les épaves couler en silence, mon reflet s'évaporer, les vents chauds me déshabiller. Je devine sans doute qu'au-delà des pires épreuves le monde est notre seule maison. Voilà peut-être ce qui m'empêche de sauter ! Enfin je respire. Je suis déjà chez moi. Enfin je vais pouvoir dormir...

Alors, pourquoi ressentir de la crainte ? N'est-ce pas ?

Il me faut revenir certes ! Il me faudra te parler... Dorénavant j'en suis capable !

Je caresserai les cheveux de notre fils et tout paraîtra doux et calme. Je te serrerai tout contre mon histoire et ton écoute me rendra éternel. La mer et ses trésors seront toujours là ! L'écriture du vivant se fait sans nous. Celle de notre destin s'articule par nous. Alors, qu'ai-je à craindre ? Cela se passe ainsi ! Cela se passe toujours ainsi !

Il fait nuit maintenant. Je deviens aveugle. Ce n'est pas pour me déplaire. J'aiguisse les sens qui me restent, ils me lient à toi. Je pose cette tête lourde sur la pierre et c'est ton ventre qui me berce.

La prochaine fois, mon petit oiseau, c'est toi qui partiras, je te le promets. A ton tour tu quitteras le rivage sans un regret, tu suivras inexorablement ce que tu ne savais pas chercher, tu n'attendras rien ni personne, et tu ne devras qu'à toi ce tout dernier voyage. Tu apprivoiseras ta liberté... Oui tu finiras ce mouvement sans en découdre.

Quant à moi, je m'attacherai solidement à cette terre natale pour te laisser filer, *femme*, je te laisserai être à la hauteur de ce que je suis: *homme*. J'abolirai toute frontière. Je cesserai enfin d'être un héros.

Celui que l'on nommât

*Ulysse.*

**MME ALINE REVIRIAUD**

# 10ÈME PRIX

## EN PASSANT PRÈS DE CALYPSO

Sur la mer, au milieu des terres, 15 août 2008

Mon cher Pénélope

Ne m'en veux pas de t'appeler ainsi. Loin de moi l'idée de te féminiser. Mais désormais, c'est toi qui restes et moi qui suis ailleurs. Sans doute, n'as-tu pas bougé et tu trompes le temps en tissant des certitudes dans des draps de soie. J'aime à penser, quand le soir apaise la touffeur et appelle le bonheur, que tu m'attends avec tes regrets et de plus en plus d'impatience.

J'avais besoin d'air pour me remettre les idées en place, savoir si tu me plaisais encore, comprendre comment je pouvais être plus forte que les charmes de ces trop sveltes sirènes et les sortilèges de cette trop blonde et jeune sorcière de Circé. Depuis, au gré des vacances et des séjours, je remonte l'Histoire pour oublier la nôtre.

J'ai commencé à Santorin où un volcan a régné sur un autre monde, avant tous les débuts ; puis a éclaté en laissant sur les flots le vide énorme d'un lagon, profond comme l'œil mort du Cyclope. Ensuite, j'ai cherché, en Crète, les dieux d'avant l'Olympe, sans me perdre dans le Labyrinthe. De charmes en challenges, j'ai dansé, entre flots et frontières, pour vivre une aventure qui me soulage du passé. J'ai démasqué les prêtres voleurs jusqu'au fond des sanctuaires des temples d'Égypte. J'ai ressenti le frisson délicieux des immortels païens de Grèce. J'ai marché sans tabou dans les rues grouillantes de la sulfureuse Pompéï. J'ai tenté, en vain, de nier la guerre toute proche, en Croatie...

Partout, la même histoire, la nôtre comme l'éternelle : le temps noie la splendeur et les certitudes, dans une mer que l'horizon unit au ciel, par un bleu aveuglant. Les monuments redeviennent pierres et les autochtones redressent ces pierres en maisons. Ainsi tournent le temps, le monde et les courants de la Méditerranée : on croit s'en aller très loin, vivre une nouvelle aventure, créer un nouvel univers, mais l'on refait, pour son compte, des gestes millénaires... automatiquement, on suit le rythme des flots qui ramena Ulysse à Itaque et qui me rappelle, de plus en plus, mon port d'attache.

Et toujours, entre deux étapes, ce même fluide fantôme, ces mêmes vagues revenantes et refuyantes, tracent et effacent les frontières. Les roulis des flots, entre bercement et raz de marées, jouent à la loterie éternelle de la mort et de la renaissance. L'immuable mouvement de cette mère, martyre et marâtre, enfante, tour à tour, la douleur et l'espoir. Tantôt on glisse tendrement sur la crête de ses ondes, tantôt elle dresse ses armes quand on brise ses lames. Elle bave alors son écume de rage et referme ses plaies à peine ouvertes.

Le voyage en Méditerranée est semblable à nos querelles et au cri des cigales : il occupe l'espace, envahit l'air, obsède l'esprit. Il submerge et soumet tout à sa puissance incontrôlable... mais il n'est, dans l'Esprit de la Création, que le souffle d'un insecte.

Me voici, au large de Malte, le lieu de toutes les rencontres, au centre de la méditerranée, à mi chemin de Gibraltar et Jérusalem : le « Carfax » d'Hercule en quelque sorte, l'Endroit et l'Heure qui obligent à prendre « La » décision.

Je viens de passer Comino et ses grottes de pirates. J'aperçois Gozo où une enjôleuse, fausse jeune mais toujours séduisante, a voulu enfermer Ulysse dans sa prison d'amour. Ici, les lieux et les temps se conjuguent pour troubler mes repères. Je regarde les temples mégalithiques en écoutant les résultats des jeux de Pékin. Les flashes instantanés des appareils numériques saisissent une part d'éternité des vestiges sept fois millénaires.

Le mythe côtoie la Foi comme Saint Paul et Calypso. Les faibles survivants des razzias maures ont élevé des tours et des remparts indestructibles. Les îles de pierres brûlées, sans arbres ni ombres, grouillent de vie. La terre pauvre attire les richesses. Les cités ont deux noms, l'un arabe, l'autre anglais et l'on y parle une langue proche de l'ancien phénicien. Les murs des habitations s'ouvrent de surprenantes fenêtres tout à la fois orientales, britanniques et gréco-latines. Les prêtres, devenus chevaliers, ont construit autant d'églises que de jours dans l'année. D'ailleurs, tous les carillons, cloches et bourdons célèbrent Marie, aujourd'hui, devant des armées d'estivants de passage et de pèlerins en prière.

Tout ici fleure le musc d'une atmosphère ambiguë. D'un côté la solidité des pierres, de l'autre l'instabilité de l'eau. L'ordre maltais s'assoit sur une confusion totale. C'est l'endroit de tous les possibles.

Que suis-je au milieu de ce centre des mondes ? Comment mon destin s'écrit-il dans ces histoires croisées ?

Vice ou versa, flux ou reflux, à la course ou à la source, au fil de l'eau ou au sol de l'île, on croit choisir, on veut dompter les courants, on prétend posséder les flots en les nommant « Mare nostrum »... Mais le destin des éléments, comme celui des humains, n'appartient à personne, en proie à sa liberté de solitude.

Pourtant, les cloches de l'Assomption frappent, en grandes pompes, l'Heure du Choix. Vais-je virer vers les espaces déjà visités et m'y installer en croyant refaire ma vie ? Vais-je continuer le voyage, vers l'Afrique du Nord ou l'Espagne ; frissonner encore lorsque mon corps se couvre de perles de chaleur ; m'endormir doucement au plus lourd du soleil ; rêver, une fois de plus, que la prochaine découverte ouvrira, sur l'horizon, une place exprès pour moi ? Vais-je m'arrêter ici, comme Ulysse auprès de Calypso, pour jouir, sans réserve, des grottes oubliées des pirates et me plonger dans une eau de diamant bleu à l'écrin de corail rose ?

Ou alors, de tours en détours, vais-je me laisser glisser dans le courant du retour ?

Je sais maintenant que le passé ne se reconstruit pas comme il a existé. Mais il détruit les prisons autant que les palais ; il construit des légendes quand il ensable l'histoire ; il a forcé le peuple gozитайn à l'esclavage mais a aussi changé de fragiles naufragés en héros : Paul malmené et dévoyé par la tempête y est devenu Saint ; Ulysse à bout de force et d'espoir y a vaincu une déesse de beauté.

L'amour n'est pas Phénix, pourtant, les délices des « Larmes du Christ » ne poussent ils pas sur les cendres du Vésuve ?

Alors, quand je regarde la mer, il m'arrive de penser à tes yeux profonds... Si je revenais et qu'ils s'inondent de ces paillettes de lumières qui couronnent la crête des vagues en été ? Si tes bras m'enserraient avec la force des courants marins ? Si ta chaleur me pénétrait langoureusement comme le souffle lourd de midi ? Si ta force me remplissait en douceur ? Si tu me berçais tendrement comme la danse des flots lorsqu'ils lèchent les rochers, semblent s'épuiser puis recommencent sans fin ? Si ta tempête ne soufflait plus que pour m'étourdir les sens ? Si tu redevais poète pour susurrer des mots de sirènes ? Je pourrais me dire que la Méditerranée est une boucle qui doit se refermer un jour. Il ne tient qu'à toi d'être mon dernier havre.

Ulysse au féminin... sur un bateau ivre,  
Gondole ou galère et qui revient....peut-être...

**MME ANNIE MASSY**

# ET DU 11<sup>ÈME</sup> AU 15<sup>ÈME</sup> PRIX...

## A FANNY

Ma Fanny, mon amoureuse,

Accoudé au bastingage, je regarde l'horizon. Il se confond avec le bleu de la mer et ce petit point blanc au loin, à peine perceptible, c'est Marseille. Je l'ai décidé ainsi, j'ai besoin de cette certitude là.

A force de scruter la mer mes yeux se brouillent, mon front se barre et mes pensées s'envolent vers toi qui es restée dans ce coin du Vieux Port. Je t'imagine toute dorée dans ta petite robe à fleurs et ta fraîcheur me manque sous le soleil brûlant.

Quelle folie m'a poussé à embarquer sur la « Malaisie » cette nuit-là, fuyant comme un voleur. Je voulais voyager, le Vieux Port m'était devenu trop familier et je m'y sentais prisonnier.

Chère Fanny, comme la saveur de ton accent me manque. Tu murmures mon prénom Marius et ta voix chante à mon oreille. J'entends encore ton rire malicieux tandis que tu te moques de mes jurons « peuchère ». Comme tu dois le maudire ce toti (imbécile) qui voulait naviguer et faire le tour du monde.

Au départ, la traversée me mit dans un état d'ivresse perpétuelle. Enfin, j'étais sur ce cargo qui m'emmenait au large. De la Méditerranée où je pêchais chaque jour le poisson, je ne connaissais que la belle paresseuse. Celle qui se laisse approcher sans crainte. Je sais aujourd'hui qu'elle est changeante et que la tempête peut venir la dissiper. Je ne me lasse pas du spectacle grandiose de cette mer en colère. Tout me semble irréel, du lever au coucher du soleil.

Dès que j'ai un peu de temps, je quitte la cale et monte sur le ponton aspirer l'air du grand large. Je reste médusé devant le déchaînement des grands rouleaux de mer.

A l'annonce de la première escale, j'ai vu au loin les côtes d'Alger. J'ai deviné la ville blanche, elle miroitait dans la lumière suffocante. J'ai eu alors une pensée émue pour ces vieux marins perchés dans le hunier à la recherche de continents nouveaux, je les entendais crier Terre, Terre. Ma tête d'enflamme tant j'ai besoin d'aventures.

Un pied sur le quai, je me demandais où aller. Un marin de la Malaisie m'entraîna dans un bar du port. Je n'y avais pris garde mais là, tout à coup, je me senti transporté au Bar de la Marine.

Fermant les yeux je vis César, le torchon posé négligemment sur l'épaule, servir le pastis aux « amis ». Il me parlait d'une voix émue, proche des larmes :

« Marius, mon petit, pourquoi es-tu parti, tu ne te plaisais plus avec moi dans le Vieux Port. Tu as laissé cette mignonne. Elle se languit de toi, et moi, ton misérable père, je serais mort avant que tu ne revienne ».

Alors Fanny pour la première fois depuis mon départ, le remord m'a saisi et j'ai versé une larme en pensant à ceux que j'avais fui pour cette folie navigatrice.

Tu le savais toi, ma Belle, que je devais partir en mer car je devenais fou. Trop de choses me trottaient dans la tête. Je t'aimais pourtant ma douce fiancée mais tu avais compris que je devais rejoindre cette « furie » qui m'appelait sans cesse.

Fanny, ne sois pas triste, je reviendrai, je te l'ai promis. Depuis que je suis parti, je t'aime davantage.

J'avais l'une et je voulais l'autre. Maintenant, je le sais, lorsque j'aurai accompli ce voyage, tu me retrouveras plus sage. J'aurai brisé mes chaînes et assouvi mon désir d'aventures.

Mon voyage se poursuit, je suis toujours dans la turbulence du jour à venir, de la prochaine escale. La vie à bord est rude, cette vie de marins m'accapare tant que je n'ai pas une minute de répit. Le soir, je tombe ivre de fatigue sur la couchette et à peine endormi, tu me reviens en rêve.

Fanny, cette mer, ta rivale, il te faut l'oublier.

Dans chaque port, dans chaque bar, les marins sont les mêmes. Les filles qui les attendent sont des filles de joie. Les hommes se jettent sur elles comme des proies faciles et cela me fend le cœur de voir cette débauche d'alcool et de corps perdus.

Et moi, Marius, dans ces moments-là, je suis heureux de te savoir auprès d'Honorine et de César. Je sais qu'ils veillent sur toi et que tu n'as rien à craindre.

Ma douce, mon amante, il me tarde de rentrer au Pays, d'être avec toi, César, et jouer la partie de carte à l'abri du Vieux Port avec les « amis ». Leurs galéjades me faisaient rire et nous serons encore tous joyeux de leurs bonnes blagues.

De la mer, il me restera ma méditerranée et la pêche, ce sera bien assez.

Au fil du temps, ce voyage, vois-tu, il me laisse un goût amer dans la bouche. Dans ma hardiesse, je pensais voir des contrées fabuleuses peuplées de gens étranges, des récits de marins. Les souvenirs mentent, les paroles aussi. La terre même dans

son immensité est ronde et d'un pays à l'autre, les hommes se ressemblent. Ils voient des « chimères » et les plus grands voyages se passent dans la tête.

Moi aussi, je l'ai fait ce rêve où il est une terre mille fois plus belle que le Vieux Port, mais je te le dis ma mignonne, aucune Fanny ne m'y attend. Ta peau douce comme une pêche et ta bouche, avec son petit goût d'amande verte, me manquent. Il faudra que je m'en souviene lorsque je serai de retour et que je te soulèverai dans mes bras.

Dans la chaufferie règnent des vapeurs d'huile et les torses ruissèlent dans la chaleur des machines. Au début, ces relents m'étourdissaient un peu puis je m'y suis habitué. Cet univers d'hommes m'avait fait oublier les parfums de Provence où se mêlent le thym de la garrigue et la lavande. Si je n'y prends garde, ces odeurs, je ne les sentirai plus.

Tu peux me croire, ma Douce Fanny, lorsque je reviendrai, je serai guéri. Alors je retrouverai la Provence et la tendresse de nos chers parents.

Le Vieux Port et Marseille seront bien assez grands pour abriter notre amour et Ma Fanny, tu sauras alors combien je ne t'ai pas oubliée et combien je vais t'aimer.

Marius, ton Grand Fada.

**MME JACQUELINE BOISSELIER**

## ... **NOUVELLES DE TERRE SAINTE**

Ma bien-aimée,

C'est par un matin du mois de mai que je partis à l'aventure, ne sachant ni où j'allais ni comment... en vous abandonnant nos deux enfants et toi. Aujourd'hui encore, je ne pourrais t'en donner les raisons. Ce dont je suis sûr c'est que le premier jour je marchais sans but et sans chercher à comprendre, je pris la direction du Sud.

A mon arrivée à Marseille, je me mis en quête d'un bateau pour voyager. J'errais pendant des jours dans cette ville, sans même penser à vous appeler et sans vraiment trouver ce que je voulais, mais le savais-je ? Enfin, après plusieurs jours d'errance, je trouvais un bateau qui partait en Tunisie et pour une raison qui m'échappe encore j'acceptai l'offre du capitaine de travailler à bord pour payer mon voyage. J'en étais tout excité ; j'allais enfin vivre une aventure et je ne fus pas déçu ! Bien sûr, cette traversée fut longue et monotone, le travail ingrat, les matelots pas toujours amicaux et la mer parfois déchaînée. Un matin de juin nous débarquâmes enfin, était-ce la terre promise ? Bien vite, je déchantais. Les rues grouillaient de monde, les gens ne me semblaient pas sympathiques et indifférents.

Je décidai donc de poursuivre mon voyage vers le Sud en longeant la côte. Pendant des jours je marchais, n'osant pas faire d'auto-stop. Pour manger, parfois je volais, parfois je travaillais, d'autres fois je jeûnais. Je fraudais pour prendre le bus. De nombreuses fois j'échappais de justesse à une arrestation. Les souvenirs d'un film culte ne me donnaient pas envie de vérifier si les prisons turques avaient changé. En juillet je traversais la Syrie. Il faisait très chaud. Un couple de chrétiens me donna l'hospitalité. Mais sans vouloir visiter ce pays je poursuivis ma route et entrais au Liban où je fis connaissance d'une famille Druze avec laquelle je partageais quelques instants d'une profonde amitié. Ils parlaient français et nos échanges s'en trouvèrent facilités. Ces gens simples et accueillants me conduisirent en camionnette de Tripoli à Beyrouth. Quelle ville merveilleuse, Beyrouth ! Je n'y vécus que quelques jours mais ces moments resteront à jamais dans ma mémoire. Les Libanais ne parlent pas tous français et je dus me rappeler les quelques mots d'anglais que je connaissais. Ah ! Que n'ai-je pas été plus studieux à l'école !

Je continuai mon voyage en direction du Sud, pourquoi pas vers la Terre Sainte ? Mais arrivé à quelques kilomètres de la frontière, je fus arrêté par une patrouille de l'armée israélienne qui me conduisit à Naharya, petite cité au nord d'Israël où je dus subir plusieurs heures d'un interrogatoire intensif. Ils vérifièrent mon identité et ma nationalité et c'est ainsi que je passais mes deux premières nuits en Terre Sainte... au fond d'un cachot !

Le surlendemain de mon arrestation j'eus la visite d'un représentant du consulat français qui régularisa ma situation et me fit sortir. Pour la première fois, je posais le pied de façon officielle dans un pays étranger. On me proposa alors de vivre quelques temps dans un kibboutz, qu'était-ce donc ? On m'expliqua que c'était un village où les gens vivaient en communauté, en général de l'agriculture. J'acceptai bien volontiers, de toute manière qu'avais-je d'autre à faire ? Le kibboutz s'appelait Sdé Héliaou. J'y fus très bien accueilli et certaines familles parlaient français. Il était situé au nord du lac de Tibériade, là même où Jésus fit sa pêche miraculeuse et marcha sur l'eau. Je vécus au milieu des kibboutzniks pendant huit mois. Je bénéficiais de quelques heures de cours chaque matin afin d'apprendre l'hébreu, cette langue si différente de la nôtre avec un nouvel alphabet et une écriture inversée. Sais-tu que là-bas, ils écrivent de droite à gauche !

L'après-midi, je travaillais dans les champs de coton, de pommes de terre ou d'arachide. D'autres fois dans les vergers d'agrumes ou dans les palmiers dattiers où des tracteurs équipés de grandes nacelles nous hissaient au sommet et venaient nous reprendre pour nous hisser sur le suivant. Parfois je dus également travailler dans d'immenses poulaillers à l'odeur particulièrement insupportable. Les premiers mois, la chaleur était accablante mais bien vite vinrent les mois de décembre et janvier avec leur lot de fraîcheur et de pluie. Bien sûr, tous les mois je revenais à Haïfa afin de renouveler mon visa de touriste et décidai ensuite de m'y installer à proximité, dans une petite ville du nom de Kiriat Ata. J'obtins un petit appartement dans un immeuble qui n'était peuplé que d'étrangers ; pour la plupart des immigrants venant de tous les coins du monde. Je fis donc la connaissance d'anglais, de marocains, d'américains, de brésiliens, de russes et bien d'autres. Je vécus de petits boulots : gardien de nuit sur des bateaux à quai dans le port de Haïfa, dans une fonderie d'aluminium puis dans un supermarché. Je passais de longues soirées avec mes nombreux et nouveaux amis. Nous pouvions échanger nos expériences, nos coutumes et nos spécialités culinaires.

Un beau matin de juillet je reçus un courrier officiel dont je ne comprenais pas vraiment le sens. Je me rendis au consulat afin de me le faire expliquer. C'était l'armée ! En effet, deux mois auparavant, ne pouvant plus prolonger mon séjour en tant que touriste, j'avais accepté sur les conseils du consul de faire une demande de naturalisation qui fut assez rapidement acceptée. Il n'y a que des avantages m'avait alors dit le consul. Vous aurez deux passeports que vous pourrez utiliser à votre guise. Pourquoi aurais-je refusé ?

Mais voilà, tout d'un coup je le sentis gêné. « Qu'y a-t-il » demandai-je ? « C'est que j'ai omis un léger détail » me dit-il. « Vous êtes obligé de faire votre service militaire ici, et dans notre pays, c'est trois années ! » C'est ce qu'il appelait *un léger détail*. Tu parles d'un oubli ! Mais il était déjà trop tard pour reculer. J'étais coincé. Bien sûr, il me promit de faire de son

mieux afin de réduire le temps que je passerais sous les drapeaux. Effectivement, le consul tint parole et trouva de vieux accords franco-israéliens datant de 1954 qui me permirent de ne faire qu'une quinzaine de mois d'armée. C'est ainsi qu'en septembre, je fus incorporé dans une unité appelée Nahal. Que cette période fut longue et difficile ! Ce furent des classes interminables près de Tel-Aviv, puis dans le désert de Néguev, à Helron au bord de la mer morte où nous ne fûmes jamais autorisés à nous baigner. Pour terminer, j'eus droit à ma petite guerre et fus envoyé au Liban où de nombreuses fois je crus y rester. Début décembre enfin, je fus libéré de mes obligations militaires avec un grand soulagement.

Je décidai alors de visiter le pays en commençant par Saint-Jean d'Acres, Haïfa, Netanya où vivait alors une grande communauté française. Je poursuivis mon chemin jusqu'à Tel-Aviv, une grande métropole très moderne. Ce pays ne ressemblait vraiment pas à ce que je pensais. Je l'avais imaginé arriéré et il était d'une modernité déconcertante. Je traversais le Néguev pour me rendre à Eilat, une cité splendide sur la mer Rouge. Qu'il faisait chaud ! Je devais régulièrement faire des petits boulots afin de pouvoir manger et payer les auberges de jeunesse où je dormais et où je rencontrais des gens d'horizons si différents. En remontant au Nord, je décidai de me baigner enfin dans la mer morte. Etrange sentiment que cette mer où l'on ne peut couler. Je continuai mon périple vers Jérusalem, ville que j'imaginai magique, trois fois sainte et au cœur de si nombreux conflits. Une ville extraordinaire, à la fois moderne et antique. A l'intérieur des murailles de la vieille ville, je pus visiter la mosquée El Aska avec ses dômes recouverts d'or, le mur des lamentations, le mont des oliviers, et d'autres lieux de pèlerinage. Cette ville dégage une sainteté qui te prend aux tripes ! Je remontais pour finir à Tibériade et son lac. Puis, ayant gardé un bon souvenir de mon premier kibboutz, je décidai de m'installer à Shluhot, un kibboutz voisin. J'y vécus heureux pendant dix mois avant que ce manque terrible, ce vide, se fasse sentir et que ton souvenir se rappelle à moi. Je ne t'ai jamais oubliée et tu me manques. Mais pourras-tu comprendre ? Sauras-tu me pardonner ? As-tu refait ta vie ? M'aimes-tu encore ? Moi je t'aime toujours, mais accepteras-tu à ton tour de tout abandonner pour venir me rejoindre ? Serai-je obligé de quitter cet endroit merveilleux ou devrai-je encore une fois traverser cette mer Méditerranée ? Toutes ces questions trouveront-elles des réponses ? A toi de me le dire. J'attends ton courrier. A bientôt mon Amour...

**M.A.**

...

## DÉSAVEUX

Ma pauvre Constance,

Comme tu peux le constater grâce au timbre de cette lettre, je t'écris de Palerme, ville délicieuse, nichée au creux de la Sicile, saturée des arômes sucrés des fruits gorgés de soleil.

Je suis bien cruelle de te décrire un si bel endroit alors que tu croupis au fond d'une cellule de la bien triste maison d'arrêt du Havre – mais bon ne te plains pas trop, les geôles de France sont bien plus plaisantes que celles d'Italie. D'ailleurs, pour ton confort, j'ai laissé des consignes aux gardiens afin qu'ils te permettent de continuer à observer le jeûne du Carême. Tes repas seront donc exclusivement composés de fruits et de pain. Vois-tu, même loin, je continue à prendre soin de toi.

Je sais que tu déçue car tu m'attends avec impatience et tu pensais me voir en chair et en os. A la réflexion, je me demande si ton avocat n'est pas encore plus impatient que toi. Toi tu endures l'attente en priant. Lui aimerait clore au plus vite son dossier – c'est un homme pressé. Et pour ça, il m'attend, moi et mon témoignage.

Mais je me suis dit que si je me rendais à la convocation du juge d'instruction, il risquait de vouloir approfondir son enquête, voire même effectuer une reconstitution, et il me ferait peut-être manquer mon bateau lundi. Tu sais comme les hommes de lois sont pointilleux.

Ah oui, au fait, je n'ai pas eu le temps de t'en parler, j'embarque pour Tripoli lundi. Drôle d'idée n'est ce pas ? C'est certain la Libye n'est pas le pays le plus accueillant au monde mais a l'incalculable intérêt de n'avoir signé aucune convention d'extradition avec la France.

Comme je te le disais, avec ces juges d'instruction à cheval sur les moindres détails, il faut s'attendre à tout. Et je crains que celui-ci ne trouve étrange que tu aies réussi à transporter seule le corps de Saturnin dans le sous-bois. En plus, la hache venait de mon garage, et même si j'ai essuyé mes empreintes, elle est facilement reconnaissable par les gens du voisinage – et notamment par Monsieur ROCHAS dont j'ai fracassé la clôture avec (reconnais qu'il l'avait bien cherché avec ses histoires de nuisances nocturnes). Et puis le juge doit se demander où est passé l'argent, étant donné qu'ils ne l'ont pas trouvé chez toi.

Il faut dire qu'avec tes remords chrétienne bien pensante, tu ne nous pas facilité la tâche. Je reconnais que tu as fait preuve de bonté et de courage en évitant de me citer. Reconnais que nous avons débarrassé la Terre d'un sacré parasite -et violent en plus, il te battait - et qu'on devrait nous remercier plutôt que nous chercher des ennuis. La justice est mal faite quand même !!

De toute façon, le fait qu'il y ait deux coupables ne divise pas la peine en 2. Et puis, je serais une bien piètre compagne de cellule : je ronfle, je suis de mauvaise humeur si la nourriture ne me convient pas (et Dieu sait que je suis difficile)... enfin tu me connais. Tu ne me supporterais pas longtemps. Je suis persuadée qu'une bonne chrétienne comme toi verra dans cette incarcération la main de Dieu qui te met à l'épreuve. Moi, athée comme je suis, je n'arriverais même pas à me consoler avec ce genre de réflexion mystique. Et puis, tu arriveras sans problème à obtenir une réduction de peine pour bonne conduite. Alors que moi, tu me connais, impulsive comme je suis, je trouverai bien le moyen de me battre avec d'autres détenues et jamais je n'arriverai à sortir de prison !

Aussi, ma chère Constance, ne m'attends pas, ni moi ni mon témoignage – on ne sait jamais si la Libye se mettrait à signer des conventions d'extradition, tu sais le monde devient fou, plus rien ne m'étonne.

Moi par contre, je t'attendrai à Tripoli. Je vais nous trouver une jolie petite maison, tu verras, on sera bien, toutes les deux, comme avant que tu rencontres Saturnin.

Je t'embrasse bien fort ma pauvre Constance.

Narcisse

**MELLE JULIE CUNY**

...

## MOÏRA

Ma très chère grande sœur,

J'ai énormément de choses à dire. Mais le monde que je côtoie n'en a que faire. Tu es la seule oreille que j'imagine attentive ...

Voilà, aujourd'hui, un an que j'ai quitté la maison, mais Françoise, tu dois savoir dans quelles conditions je l'ai quittée.

Les dernières nouvelles que tu as eues de nous doivent remonter au temps où Papa avait rejoint un groupe de rebelles pour contester l'arrivée au pouvoir de Kabila. Suite à une des actions de sabotage menée par Papa et ses compagnons, Kabila a envoyé ses hommes à la maison. Je suis la seule à m'être cachée, je suis la seule à avoir survécu. Pardon, Françoise, de te dire les choses de cette manière, je ne sais plus faire autrement, mon cœur s'est glacé à force d'épreuves.

J'ai erré comme une désespérée. Mais je n'étais pas seule-. Les brutes avaient massacré la moitié du village. J'ai retrouvé deux de mes amis dans ce carnage et nous avons tous trois décidé de quitter la RDC et l'Afrique.

C'est là que commence l'histoire finalement.

Ah ! Comme tu as été lucide, Françoise, de rejoindre la France il y a six ans. Et comme je t'envie d'être déjà en sécurité, sur cette terre moins violente et tellement plus riche ! Mais l'important, c'est l'actualité. J'ai enfin atteint la Méditerranée. Je suis tout près de Ceuta. En réalité, je la retrouve, cette mer. Et, si la première fois que je l'ai vue c'est une liberté inouïe que j'ai ressentie, cette fois-ci j'éprouve un sentiment étrange... Au milieu de la peur qui me cisaille le ventre quotidiennement depuis un an, par-dessus cette peur paranoïaque, (si tu savais comme j'ai peur de tout et de tout le monde...) apparaît une peur encore inconnue. La peur de cette gigantesque barrière aquatique, le fossé mouvant qui engloutit des dizaines de barques par nuit, surchargées de clandestins meurtris qui ne rêvent que de voir l'autre rive.

Ah ! S'il y a bien une chose qui subsiste au milieu de l'enfer qui se trame ici, c'est le rêve. C'est la seule chose qui nous lie tous ! J'ai croisé la route de Maliens, de Sénégalais, de Zaïrois, de Nigériens, d'Ivoiriens, de Guinéens, d'ougandais,... Des hommes et des femmes des quatre coins de l'Afrique. Tous ne parlent que du paradis Europe, de la paix occidentale, du rêve de l'espoir, de l'espoir d'un rêve ....

qu'il soit hurlé en dialecte, murmuré en français, confié en anglais, crié du regard ou bien gravé sur les murs des cellules de rétention.

Comment résister, sans ça, à la soif, à la faim, au vol, à la violence des policiers, à la nervosité enragée des passeurs, aux insultes, aux passages à tabac, à l'impuissance, et puis aux viols incessants, au SIDA qui en découle automatiquement, à la misère combinée à la prostitution inévitable. Mais, par dessus tout, sans ce rêve, comment pourrais-je survivre à mes souvenirs cauchemardesques ?

Je suis dépouillée. J'ai perdu ... Je crois que j'ai tout perdu ... Voyons plutôt ce qu'il me reste. Ma carcasse, mes peurs et mon espoir.

J'ai donné les onze mille dirhams que j'avais rassemblés à mon dernier passeur qui devait m'emmener par bateau jusqu'en Espagne. Malheureusement, le Zodiac dans lequel nous étions entassés a fait naufrage, alors que nous traversions le détroit de Gibraltar. Il se trouve que la marine marocaine s'est approchée de notre Zodiac pour en crever les flotteurs. J'ai appris, il y a quelques jours, que le Maroc reçoit des aides financières de la part de l'Europe pour nous empêcher d'entrer... Pour garder cet argent, tous les moyens sont bons. Il y avait de nombreux enfants dans mon Zodiac ... Des trente-deux qui ont embarqué, nous sommes huit à avoir survécu.

Toujours est-il que cette nuit, déguisée en homme, je vais tenter encore une fois de passer en Europe. Je ne resterai pas un jour de plus dans ce calvaire. Je préfère mourir. Même être enfermé en Europe en ayant à manger tous les jours vaut mieux que de vivre en Afrique et particulièrement au Maroc. Ici, notre couleur de peau, c'est notre accès au droit d'être traités comme des bêtes, encore que les bêtes sont mieux traitées que nous: je n'ai encore entendu personne, ici, appeler son chien « fils de pute » !

Cette nuit, nous serons trente à attendre notre passeur, celui qui dissimulera notre entrée à Ceuta. Une fois rentrés, les événements s'organiseront mieux, à condition de ne pas être pris par la police qui nous reconduira à la frontière où nous devons tout recommencer

A quelques heures de mon départ, (la nuit vient de tomber) je me suis assise près de palmiers, dans un jardin où tout est calme, loin de mon campement. D'ici je vois les lumières du port. Et la mer passe lentement de l'orange au violet. Cet instant de répit m'a donné la force de t'écrire...

Je voulais que tu saches le plus de choses possible sur ce que des êtres humains subissent ici. Je voudrais que tu les retiennes. Je fais appel à ta solidité et à ta détermination à améliorer le monde!

Ici, mes études de droit ne me sont d'aucune utilité sauf pour réaliser le degré d'injustice du système. Sers-toi de tes études pour agir, toi qui le peux.

J'espère te revoir un jour.

J'espère retrouver la paix, un jour. J'espère atteindre l'Europe cette nuit.

Je tremble de peur

Je t'aime.

Vis.

Inès.

**MELLE CLÉMENCE CHARTENET**

...

## **BILAN MYTHOLOGIQUE**

Très Chère Pénélope,

Qu'il me semble pesant, mon fabuleux voyage! C'est pourquoi je t'écris et t'envoie mes baisers, à travers ces deux mots qu'un oiseau de passage posera à tes pieds où j'aimais reposer ... Cette nuit bienvenue, j'ai fait un rêve étrange, et te le mets ici, pensant qu'il te plaira. Il t'aidera peut-être, à moins qu'il te dérange, auquel cas donne-le à l'appétit des rats !

Sur l'Olympe là-haut, festonné de nuages, un aigle s'est posé, rejoignant Jupiter, après avoir porté l'affectueux message du Dieu à ses enfants épars dans l'Univers... Ils étaient accourus, avec grande allégresse, à la pensée qu'enfin, après tout juste un an de séparation, cette délicatesse faisait qu'on appréciait ce beau rassemblement! Et ce fut belle fête au sommet du grand mont, où Jupiter régnait depuis de nombreux lustres, avec sa fière épouse aux aguets, sa Junon, qui pourtant l'agaçait et le traitait de rustre ! Car il avait toujours un penchant affirmé pour plus d'une beauté, nymphes ou naïades, usant de pulsions qu'il n'avait pu calmer, toujours prompt à donner sa belle sérénade, étant encore expert dans ses propos qu'il veut enjôleurs à souhait, certain qu'une beauté viendra combler ses vœux, et rallumer le feu qui couve sous la cendre.. Son épouse bien sûr lui tient bon le licou, qui le lie, harnaché fermement à ses basques, et le suprême amant, la bride sur le cou, s'incline à contre cœur et limite ses frasques ! Cependant, c'est la joie dans la tête des dieux, dans les gosiers aussi où coule l'ambrosie. Et la langue bafouille, et les joues sont de feu, chacun ne voit que beau, et chacun s'extasie...

Apollon le premier raconte les bienfaits des Arts et de l'Amour et de la Poésie, qu'il a semés partout, et qui ont triomphé, la routine laissant place à la fantaisie ! Mars ne fut point en reste, avec dans son placard, son armure rouillée et son glaive hors d'usage, car il avait brisé les essieux de son char, s'étant vite lassé de ses luttes sauvages ! Vulcain lui succéda : les feux de ses volcans, il les avait éteints, et chassé le spectacle d'une forêt de troncs dans un air suffocant ... Cela dit sur un ton qui ravit le cénacle ! Mercure vint ensuite, assez en désarroi, expliquant qu'il avait commercé de ses charmes, qu'il les avait vendus à un joli minois, mais avait hésité à lui voler son âme ! Jupiter et les dieux lui donnèrent quitus, et rirent de bon cœur à sa galanterie, car eux, les malotrus, ils en auraient fait plus ! Mais ceux-là se vantaient avec effronterie !...Neptune vint alors, muni de son trident, et dit que sur la mer se prélassait la

houle, que le vent était doux, les poissons s'accordant à faire des bouquets de coraux pour les moules !...

« Eh là ! Serais-tu pas un peu poète ami ? Serait-ce bavardage, ou serait-ce la rime, qui te fait délirer ou rêver à demi ?

-Que non ! Mais cette Terre quelque fois me déprime! Je préfère de loin mon havre, l'Océan, où je puis me glisser tout au fond des abysses, où là je ne vois rien, je n'entends que néant, le calme sidéral, immensément complice... »

Le Maître dieu fronça quelque peu les sourcils d'un air dubitatif, puis haussa les épaules, envoyant au panier ces propos trop subtils, pour ne plus écouter que des dieux le beau rôle... Interviennent alors Minerve et puis Vénus apportant la Sagesse et la Beauté divine, tandis que de la coupe offerte par Bacchus, l'ivresse monte aux joues et donne bonne mine. L'Olympe est confondu devant tant de travail, devant tant de bonheur. Et chaque dieu exulte ... L'euphorie envahit tout le divin sérail, on s'empiffre et l'on boit dans un joyeux tumulte...

Cependant une voix, venue on ne sait d'où, vient troubler un instant l'éclat de cette fête: c'est Hercule petit, mais déjà un peu fou, qui joue comme un chiot et n'en fait qu'à sa tête. Cherchant un compagnon pour ses futurs combats, il a d'un geste brusque écarté les nuages qui faisaient un écran sur le monde d'en bas. Ce qu'il n'aurait dû faire, et vécu comme outrage Car on eut de ce lieu un tout autre regard que celui que les dieux avaient eu par malice, afin de mystifier le Maître, ce vieillard qui n'y verrait que feu, craignant qu'il ne sévisse ! Et l'on put voir alors le spectacle affligeant de chacun de ces dieux faisant piètre figure, sous l'oeil de Jupiter courroucé et jurant de châtier ces coquins coupables d'imposture.

Car au fond tout là bas, dans de tristes palais, des artistes peignaient d'informes paysages, des êtres sans talent, aux micros attelés, versaient de leur flacon d'insipides breuvages aux foules sans cerveau qui en redemandaient. Plus loin, s'agenouillant dans des lieux austères, on se frappait le front pour se persuader, ou bien s'accroupissant on faisait des manières. D'autres troupeaux venaient, portant belles cuirasses, prétendant imposer, les ignobles bretteurs, les coutumes et lois de leur unique race ! D'immenses incendies ravageaient les forêts, plantées sur les volcans éteints et magnanimes, et gagnaient de grands fours à l'acier consacré, qui sont mangeurs de vies et qu'on appelle usines. D'innombrables fourmis abandonnant le troc, se pressaient en courant dans de grandes surfaces, où tout est à gogo,

où tout y est ad hoc, pour gonfler à loisir leur estomac vorace ! Alors qu'en d'autres lieux des êtres misérables grattaient le soi ingrat de leurs ongles noircis pour apaiser leur faim, sans la main du secours et garnie d'anneaux d'or des autres sans souci ! Des insectes volants et de brillant métal, s'élancent dans les airs, tels des ptérodactyles, tandis que d'autres vont et viennent dans le val, éructant leur haleine au long des prés tranquilles. L'océan lui aussi à misère avait droit, car des poissons d'airain, jusque dans ses abîmes viennent le violer, semant le désarroi parmi ceux qui depuis bien des lustres l'animent!...

« N'y aura-t-il donc point, rachetant tout cela, une chose où l'on peut faire bonne figure ?

Un soupçon de bonheur, un peu de falbala, au lieu de ces malheurs qui sont contre nature !... »

C'était, on s'en doutait, le Maître furieux qui sermonnait les dieux et les belles déesses, pour ce laisser-aller, coupables à ses yeux, et qui méritaient lors qu'on leur bottât les fesses! Vénus tenta bien sûr de calmer Jupiter , en faisant devant lui des grâces et des mines, tandis que sagement, faisant fi des revers, Minerve, la rusée, devenait plus câline ... Las, Phébus se couchait derrière les grands arbres, au milieu des nuées ... C'est alors que survint un être tout poilu, ricanant dans sa barbe, et fort malodorant, qu'on repoussa en vain :

« Or donc, écoutez-moi ! Malgré vos prétentions, vous êtes impuissants, car vous avez beau faire, votre sollicitude et votre agitation importunent certain oublié dans l'affaire, qui donc veut se venger et se dit qu'après tout, sachant manier le feu, dominant la nature, il est aussi capable, doué autant que vous, et qu'il peut tout régir avec désinvolture ! Je l'avais enrôlé, mais il va un peu loin...C'est pourquoi je l'ai pris, et ici vous l'apporte ! » Et le diable jeta à leurs pieds, dans ses liens, celui qui les bravait, un dieu... d'une autre sorte !

Jupiter a blêmi devant cet avorton qui l'osait contester, lui, maître de la foudre ! L'entourage soudain sentit monter le ton, et le ciel se zébra d'éclairs sentant la poudre !

Le traître fut jeté d'où il était venu, au fond de la vallée où il faisait un somme ... Il se frotta les yeux, vit qu'il était tout nu, et qu'il avait rêvé comme font tous les hommes...

C'est ce que j'ai rêvé, ma Chère Pénélope ... Heureusement pour nous, nous n'en sommes pas là ! Laissons tous ces méfaits dans les mains des Cyclopes, et respirons l'Amour come fleur de lilas !

Ton Ulysse, quelque part en mer...

**MR GUY CHAUDET**